

## **On ne meurt pas dans le jura**

François Baillon

Nous étions partis déjà depuis près de deux heures. La trace parallèle qui sillonnait la route forestière de la Maréchaude se fatiguait. Elle nous laisserait peu à peu orphelins de ce guide rassurant alors que la pente se précisait en sortie de forêt. La profondeur de la couche de neige, soufflée par les rafales de vent alourdissait le rythme du groupe. Auparavant dans l'après-midi, notre rendez-vous au magasin de location de skis de randonnée avait eu lieu une heure plus tard que prévu, en haut de la route du col de la Faucille. Malgré un soleil au rendez-vous la force des rafales de vent qui courbaient les épicéas annonçait une météo capricieuse. Rien ne serait évident.

C'est 24h plus tôt que nous avons décidé sur un coup de tête de nous retrouver pour relier la Faucille au chalet du Fierney. 13 km de ski de randonnée dans une neige abondante et prometteuse. L'hiver nous surprenait par des chutes de neige déifiant l'historique des années précédentes. Un encouragement, une évasion à portée de main, permettant d'échapper à la lourdeur du confinement.

En préparant mon sac ce matin je ressentais l'enthousiasme de l'aventure prendre le dessus. Les toits du centre-ville historique de Gex reflétaient avec luminosité les rayons du soleil qui s'était levé au-dessus du bassin lémanique. Mon voisin, un irlandais volontaire ayant traversé mille vies se réjouissait de nous accompagner en raquette, impatient de s'immerger dans ce jura prometteur, de libérer l'instinct de cette force sauvage qui nous nourrit, de se perdre avec ivresse dans l'espace des sommets. Petits

## On ne meurt pas dans le jura

sommets certes, loin des Alpes qui culminent à perte de vue, le Mont Blanc majestueusement en tête. Je suis rassuré, l'irlandais est en forme même s'il débute en ski et en raquette. C'est une force entraînée, un corps réactif et courageux, je peux compter sur lui si jamais, et puis comme avant chaque départ je me redis: dans le Jura de toute façon on ne meurt pas.

Après deux heures de marche, protégés du vent, la sortie de la forêt et les premiers virages menant au chalet de la Maréchaude dédoublèrent le groupe. Je me retrouvais à l'arrière de la bande prenant soin d'accompagner la moins entraînée d'entre nous, souffrant d'un lourd sac et de quelques cigarettes de trop. Les trois autres à l'avant s'effaçaient dans le flou des rafales de neiges soufflées, laissant espérer un chemin qui avait disparu. Il était 17h15, la nuit commencerait à tomber dans un quart d'heure, il nous restait 6 km dans le vent, sans chemin visible, pour rejoindre le col de Crozet. On était en retard et nos frontales ne nous permettraient pas de dégainer nos smartphones équipés de GPS, aveuglé par la neige givrée soulevée par la force du vent.

C'est à ce moment que m'assaillirent les souvenirs de ces jours blancs de mon enfance sur les pistes de ski de Crozet Lelex. La fermeture de toutes les remontées mécaniques pour limiter la casse au maximum était alors immédiate, pris au piège des rafales à décrocher les télésièges. Ski sur le dos, chaussures de ski au pied, le dos courbé en se protégeant les yeux, il fallait alors plus d'une heure pour passer le col depuis la Catheline et rejoindre ensuite le haut des télécabines de Crozet.

Cette fois, il nous faudrait faire le double, à l'aveugle, de nuit, sans chemin évident avec un groupe qui déjà se disloquait. Notre amie, s'habituant pour la première fois aux fixations de randonnée, déchaussa, perdit l'équilibre, emportée par le poids de son sac. Heureusement l'endroit était encore relativement plat et j'aperçus plus haut le reste du groupe qui nous attendait, protégé du vent par un dernier bosquet de courageux sapins. On les rejoignait cinq minutes plus tard, la situation s'était très vite détériorée, la nuit tombait. Je me sentais à bout de souffle, ressentant les effets secondaires de l'infection au covid, attrapée quelques semaines auparavant.

C'était moi qui avais proposé cet itinéraire, dans mon Jura natal, moi le local de l'étape, j'étais le seul à connaître le coin, les collines, les chalets, les falaises. Je connaissais les chamois du creux de Praffion et les prairies dominantes des Voyrieres, le passage des deux mamelons qui nous permettraient à coup sûr de rejoindre le chalet du ski club gessien dont j'avais la clef. La fondue dans nos sacs, chauffée sur le poêle à bois nous attendait en passant tout droit, sans se poser de question. Un pied devant l'autre avec discipline et persévérance, on passera de l'autre côté, même de nuit.

« On sort les frontales, on change d'itinéraire pour couper tout droit, une fois en haut on aura fait le plus dur et on se laisse skier en descente jusqu'au chalet. Il nous reste 200m de dénivelé à monter, en 45 mn c'est fait! »

Qu'est ce qui m'avais pris de dire un truc pareil, après dix minutes il faisait nuit noire, le vent redoublait de force en montant et l'arrière du groupe ne suivait pas. L'irlandais en raquette avançait bien, pas à pas, il était solide et armé mentalement pour affronter bien pire. Même s'il ne connaissait rien au coin je le laissais prendre les devants avec les 2 autres.

« Attendez nous en haut, j'attends la fin du groupe et on vous rejoint »

En quelques minutes seulement ils avaient disparus dans les profondeurs de la nuit, les traces de leurs frontales effacées par la vigueur des vagues et des rumeurs de neige soufflée. J'entendis une voix qui appelait à l'aide plus bas. Je posais mon sac et fit demi-tour, rebroussant chemin, allant à la rencontre de ma co-équipière désœuvrée. Difficile de s'y retrouver, je mis dix bonnes minutes à la repérer, c'est surtout son sac que j'ai repéré, dramatiquement seul et éventré. De la nourriture éparpillée hors de celui-ci laissait deviner les restes d'une bataille.

Je me mis à appeler dans les bourrasques de vent, guettant les éclats de sa frontale. Je sentais du mouvement autour de moi et des ombres s'approcher. Incapable de réagir je sortis mon smartphone par reflexe et j'essayais d'appeler mes compagnons partis plus haut. Une silhouette blanche se détacha de manière irréaliste de la pénombre et je reconnus le facteur de Mijoux disparu un siècle plus tôt.

Entouré des créatures de la forêt, il était heureux et m'invita à le rejoindre. Laisant mes affaires je lançais un au revoir au monde derrière moi et le rejoignais.